

Christine Léger, *Le Journal des Demoiselles*

Michelle Perrot

Citer ce document / Cite this document :

Perrot Michelle. Christine Léger, *Le Journal des Demoiselles*. In: Romantisme, 1992, n°77. Les femmes et le bonheur d'écrire. pp. 101-102;

https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1992_num_22_77_6060

Fichier pdf généré le 02/04/2018

Femmes dans le siècle (Lectures critiques)

— Christine Léger, « *Le Journal des Demoiselles* et l'éducation des filles au XIXe siècle », Thèse pour le doctorat, Paris VII, STD, 1988.

Christine Léger nous a quittés en septembre 1988, sans avoir pu soutenir la thèse que, depuis le début des années 1980, elle préparait à Paris VII sous la direction de Jacques Seebacher et à laquelle elle accordait beaucoup d'importance. Sans doute n'est-il pas de meilleure manière de lui rendre hommage que de souligner l'intérêt d'un travail achevé, malheureusement inédit, et sans équivalent pour la connaissance du rôle des femmes dans la presse féminine d'éducation au XIXe siècle. Fondé en 1833 par Jeanne-Justine Fouqueau de Pussy (1786-1863), le *Journal des Demoiselles*, destiné aux jeunes filles de quatorze à dix-huit ans des classes aisées, a duré jusqu'à la fin du XIXe siècle. Sous le Second Empire, avec des romancières catholiques telles que Mathilde Bourdon ou Joséphine de Gaulle, il vire au moralisme pieux. Aussi Christine Léger s'attache-t-elle à la période la plus novatrice, celle de la Monarchie de Juillet. Par une rigoureuse analyse du contenu du *Journal*, elle dégage le type d'instruction révélateur d'un modèle d'éducation et d'une vision de la destinée féminine. Puis elle étudie les « fabricantes » du *Journal*, rédactrices et entrepreneuses de presse comme il en existe peu. On voit la diversité des angles d'approche.

Que dit-on à ces adolescentes qui, entre couvent et entrée dans le monde, vivent auprès de leur mère et de leurs amies ces années d'attente ? Quel est le contenu de ce *Journal* qu'elles lisaient ? Que peut-on percevoir, à travers lui, de leur imaginaire supposé ? Dans ce jeu de miroirs, que saisit-on de la jeune fille idéale et réelle aux images inextricables ? Change-t-elle ? *L'Instruction* privilégie la géographie, l'histoire, l'apprentissage des langues étrangères et du dessin. « Point de romans... Heureusement les voyages sont là pour nous distraire », déclare Alida de Savignac, essentielle rédactrice d'une centaine de récits de voyage entre 1833 et 1852. Lieux de prédilection : la France, ses stations ther-

males et ses villes balnéaires ; l'Italie, terre de l'art et, déjà, du futur voyage de nocces ; la Méditerranée et l'Orient, rêve romantique, tandis que pays du Nord et de l'Est sont absents. Prétexte à leçon de morale, le récit de voyage initie néanmoins à l'ailleurs ; il montre combien le déplacement est devenu familier et objet de désir. Les rubriques historiques consistent en récit d'un événement, analyse d'un fait de société ou portrait d'héroïnes, saintes ou reines ; une seule femme de lettres, Christine de Pisan. La « revue littéraire » sélectionne le même type d'ouvrages sérieux ; par exemple, Gustave de Beaumont, *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, vanté comme exemple de bonne lecture. Un « Courrier des lectrices » s'adresse familièrement à elles sous forme de lettres en leur posant des questions telles que celle-ci : « Que ressentent les femmes en vieillissant ? », indice de préoccupations nouvelles ; on les invite à répondre, ce qu'elles font parfois. Ainsi s'esquisse une communauté, fragment d'opinion des femmes ¹.

Cette forme d'instruction obéit à une idée très stricte du féminin, voué aux fleurs – des colonnes entières disent comment confectionner un herbier – et fermé aux sciences, déplacées, voire « barbares » pour les femmes, exclues désormais des cabinets de curiosités qu'elles fréquentaient au XVIIIe siècle. Un souci moral obsédant, une vision religieuse empreinte de providentialisme naïf – des vents d'Ouest dominants, il est dit que c'est « un instrument des plus actifs dont Dieu se sert pour donner à l'Europe un climat digne de la population d'élite qui y fait sa demeure » –, coexistent pourtant avec un vif désir d'ouverture au monde et la volonté de faire des femmes qui ne soient « ni des oies blanches ni des bas-bleus ». Si pour la jeune fille le modèle demeure l'Ange, garant de sa virginité, l'épouse sera « la compagne, l'amie, la mère » et, de surcroît, « la mère d'un citoyen », la femme étant ainsi incluse dans la Cité par son fils : juste fondement des revendications éducatives.

Dans une seconde partie, plus thématique, Christine Léger dégage le modèle éducatif dominant à travers six rubriques :

« 1) Beaux-Arts ; 2) Théâtre et musique ; 3) Le corps ; 4) les Autres ; 5) la Religion ; 6) Réalités sociales et politiques ». Une jeune fille doit apprendre à bien dessiner ; ce peut être pour elle, en cas de malheur, un moyen de subsistance, le pinceau, plus asservi au réel – à la copie – étant préférable à la plume, livrée aux extravagances de l'imaginaire, l'ennemi principal. Les jeunes filles iront au Salon admirer Ingres, Delaroche, Vernet, plus tard Flandrin (Alida de Savignac exècre Delacroix), voire des artistes-femmes dont Alida dénombre jusqu'à... vingt-cinq en cette première moitié du siècle ; ce qui fait écrire à Delphine de Girardin dans ses *Lettres Parisiennes* : « Les femmes envahissent les Salons » : timide avant-garde qui s'accroîtra considérablement après 1860².

Dans les rubriques consacrées au corps, il est question d'hygiène et de maintien ; bien peu de physiologie. La voix, les dents, le corset retiennent seuls l'attention, le dernier surtout, objet déjà d'une polémique où s'affrontent deux conceptions du corps féminin. Le *Journal des Demoiselles* n'ose pas encore trop se rebeller contre les commandements de la mode ; du moins préconise-t-il les corsets « sans douleur », ceux de monsieur Josselin qu'on peut ne pas trop serrer ; et il fait écho aux critiques de certains médecins, comme Lachaise qui, contre la scoliose (le mot apparaît en 1840 et va devenir durant un siècle l'obsédante justification des gaines et corsets), préconise la gymnastique. Amoros, dans son fameux gymnase, reçoit quelques jeunes filles de la haute société ; madame Bachellery ouvre une école de « callisthénie » où elle enseigne la fille de Pauline Roland. Les rédactrices du *Journal*, madame de Pussy en tête, sont plutôt sportives, favorables à l'équitation, comme à la natation.

L'étude des « fabricantes du *Journal* » fait l'objet d'une troisième partie, nourrie de notices biographiques et de quelques portraits majeurs, celui, notamment, de Jeanne-Justine Fouqueau de Pussy, femme auteure, spécialisée en littérature éducative, vivant quasiment de sa plume, et représentante d'un « féminisme chrétien » dont Christine Léger discerne contradictions et modernité. Son moralisme même est porteur d'une nouvelle représentation du couple, fondé sur un mariage d'amour plus égalitaire, pour des femmes plus actives, plus indépendantes d'aller et venir, de travailler, voire de créer. Jeanne de Pussy n'aime pas

la *Lélia* de Sand ; mais elle approuve *Indiana* de dire : « Je hais le mariage, je hais tous les hommes [...] Je n'aime plus que les voyages ».

Ainsi la presse fut pour les femmes un moyen d'expression et une voie d'écriture ; d'entreprise aussi. En utilisant les archives notariales, Christine Léger a reconstitué la généalogie de la famille Thierry, propriétaire de journaux ; les femmes y ont exercé un véritable pouvoir économique : ainsi Donatine, créatrice du *Petit Courrier des Dames* (1822), et surtout sa fille Coralie, étonnante femme chef d'entreprise, gestionnaire avisée qui sut multiplier les initiatives dans le secteur de la mode (le *Journal des Tailleurs*, 1830-1888) et de la presse enfantine (*La Poupée Modèle*, *Journal des Petites Filles*, 1863-1924, qu'il conviendrait d'étudier comme le *Journal des Demoiselles*).

« Je souhaiterais que ce travail témoigne en faveur de cette femme [Jeanne de Pussy] oubliée de l'histoire, et de ce domaine, la presse pour jeunes, restée si longtemps le parent pauvre de notre histoire littéraire », écrivait Christine Léger (p. 757). Voilà qui est fait. Sa remarquable thèse peut être consultée à l'Université Paris VII (UFR STD ou Bibliothèque des thèses). En attendant qu'elle tente un éditeur aussi avisé que celles dont elle décrit l'histoire.

Michelle Perrot

Notes

1. Sur la presse féminine et le courrier des lectrices, Frédérique Marin prépare une thèse d'histoire (Université Paris VII).

2. Comme le montrent les recherches en cours sur « les femmes peintres en France dans la deuxième moitié du XIX^e siècle » conduites par Denise Noël ; un dépouillement systématique des catalogues des Salons et des Expositions fait apparaître un grand nombre de peintres femmes.

— Jennifer Waelti-Walters, *Feminists Novelists of the Belle Époque*, Indiana University Press, 1990, 207 p.

Ce livre a le grand mérite de faire revivre des romancières oubliées ou peu lues, de se fixer un cadre de réflexion et de s'y tenir sans chercher à présenter ses auteurs comme des génies méconnus et sans recourir à des paramètres théoriques qui distrairaient le lecteur du projet principal. Le titre an-